

Revue générale

RÉFLEXION ET CULTURE

Fidèle à ses origines, la *Revue générale* se veut une publication d'inspiration humaniste, ancrée en Belgique mais ouverte sur le monde. Elle convie à s'exprimer des spécialistes issus du monde académique ainsi que des personnalités publiques actives dans les domaines de la politique, de l'économie, de la littérature, des sciences, des arts, de la spiritualité et de la religion, etc.

« Utopie »... Le mot sonne joliment aux oreilles des rêveurs et des idéalistes, des littérateurs et des cinéastes, sinon des politiques. Ici le temps devient espace, et inversement, puisque tout s'y passe de l'autre côté de cette vie. En ce lieu purement imaginaire règne l'harmonie parfaite, seule garante de l'épanouissement individuel. L'ordre va de soi, la concorde règne, et l'avenir n'est plus une question là où le futur se conjugue au quotidien. Mais ce serait oublier le potentiel subversif des œuvres des utopistes qui, en satiristes, diagnostiquent mieux que quiconque les maux de la société. Au fil de l'Histoire et de ses tragédies, soit de Thomas More à *Hunger games* en passant par Orwell, la peinture de maux s'est obscurcie pour devenir description d'une mécanique totalitaire perversée. Le bonheur arcadien a pris des allures de cauchemar chimaisé et de machine à broyer les consciences. Plus aucun régime, fût-ce la démocratie, n'est insoupçonnable d'être la matrice d'une dystopie. Dans notre dossier, des femmes et des hommes, d'hier et d'aujourd'hui, revisitent ce non-lieu si peu commun dont on ne sait plus trop s'il faut espérer ou craindre qu'il advienne...

Avec les contributions de Jan Baetens, Jean-Baptiste Barontin, Anne-Laure Béatrix, Éric Clémens, Jérôme Cornu, Samuel DeLuca, Guy Delhasse, Charles Delhez, Luc Deltisse, Francis Delpech, Marc Eyskens, Christian Gatard, Christopher Gérard, Tanguy Habrard, Jean Jaminus, François Kersaudy, Theodoros Koutroubas, David Labreque, Jean Lacroix, Frédéric Le Moal, Françoise Levie, Federico Moggirossi, Sergio del Molino, Frédéric Saenen, Jean-Frédéric Staes, Bernard Stevens, Louise Van Grieken, Francis Van Dam, Natacha Vas-Deyres

Avec des Fragments d'une réflexion collective sur l'utopie de Marie Delcourt et Alexis Curvers

105471 25,00 €



iodoc.com

Revue générale

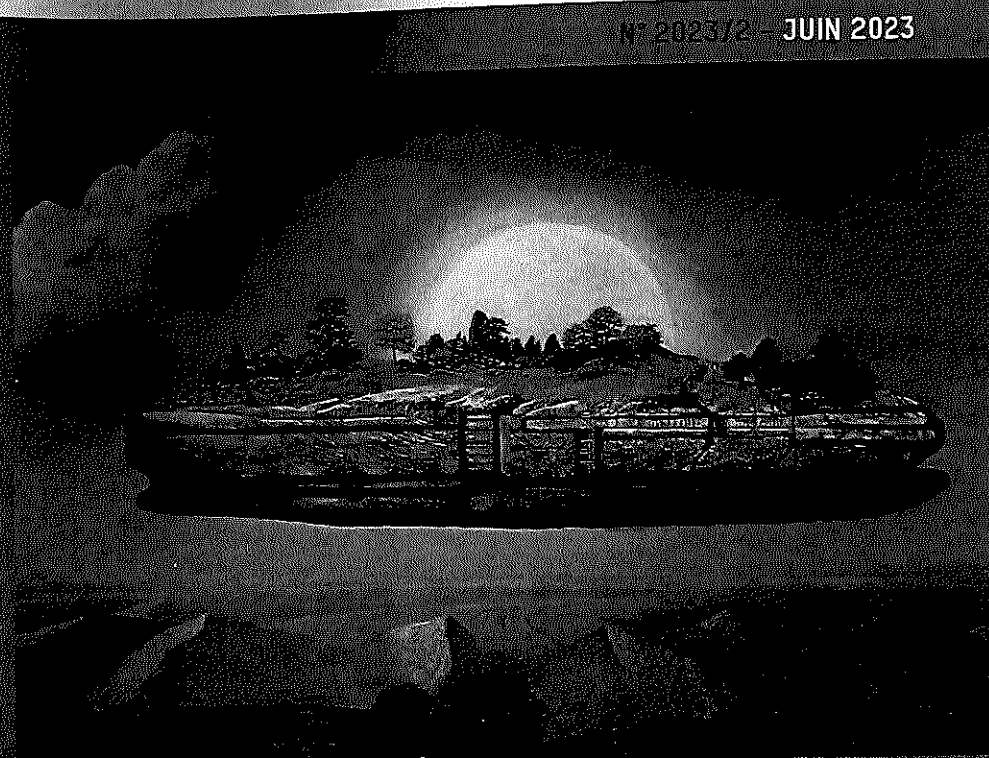
RÉFLEXION ET CULTURE

JUN 2023

N° 2023/2

Dossier /
L'utopie: rêve ou cauchemar ?

N° 2023/2 - JUN 2023



Revue générale

Dossier / L'utopie: rêve ou cauchemar ?

PUL PRESSES
UNIVERSITAIRES

rait encore évoquer *Ravage* de René Barjavel (1943) dont le récit se situe en 2052. Ou 1984, le célèbre roman d'Orwell (1949). Tous trois nous décrivent les risques d'une société qui se croit arrivée. Les prophètes bibliques s'inscrivent aussi dans cette ligne. Ils ouvraient les yeux du peuple et de ses dirigeants quant aux conséquences de leur manière d'agir, mais toujours sur fond d'une utopie de type messianique.

Le prophète biblique Jérémie, qui a vécu dans les années précédant la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor (587 av. J.-C), a excellé dans ce genre dystopique. « Chaque fois que j'ai à parler, je dois crier et proclamer : « Violence et dévastation ! » » (Jérémie 20, 8). Mais il n'a pu empêcher cette chute qu'il voyait si clairement.

Planter des arbres

Restant dans la littérature, je voudrais encore évoquer *L'homme qui plantait les arbres*, de Jean Giono (1982). Le héros, fictif, fit revivre sa région, en Haute Provence, entre 1913 et 1947, en plantant des arbres un par un, jour après jour. L'espoir nous fait rêver de quelque chose qui ne dépend pas de nous; l'espérance nous fait retrousser les manches pour le faire advenir.

Le livre de l'Apocalypse, qui n'est pas tant la description d'une catastrophe qu'un chant d'espérance, clôturait cette geste biblique utopique ou, plutôt, l'ouvre sur un avenir ultime. À la dernière page, on peut y lire : « Puis je vis un ciel nouveau, une terre nouvelle. [...] Et je vis la cité sainte, Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel, de chez Dieu... » (Apocalypse 21, 1-2). L'espérance est de l'ordre de la « volonté qui s'applique à ce qui ne dépend pas d'elle », dirait Gabriel Marcel. L'avenir en effet ne dépend pas que de nous. Il nous est aussi offert par les autres, et, pour les croyants, par Dieu.

Marie Delcourt et Alexis Curvers

Fragments d'une réflexion collective sur l'utopie

présentés par Tanguy Habrand

Après un doctorat en philologie classique qu'elle obtient en 1919, Marie Delcourt (1891-1979) enseigne les langues anciennes à Liège, à l'Institut supérieur des Demoiselles fondé par Léonie de Waha. Centrés sur les auteurs tragiques et sur les mythes de la Grèce antique, ses travaux s'orientent ensuite vers les grandes figures de la Renaissance. Elle inaugure en 1929 une chaire d'Histoire de l'Humanisme à l'Université de Liège et devient, par la même occasion, la première femme chargée de cours de l'établissement, au sein duquel elle sera nommée professeur ordinaire en 1942.

Si le nom de Marie Delcourt est associé dans l'esprit du public à Érasme, en raison notamment de la biographie qu'elle lui consacre en 1944 (Bruxelles, Libris; réédité en 1986 dans la collection « Espace Nord »), on ne peut ignorer la place majeure occupée par *L'Utopie* de Thomas More dans ses travaux. L'amitié entre les deux humanistes fait d'ailleurs partie des thèmes de prédilection de son *Érasme*. Surtout, elle édite en 1936 le texte latin de *L'Utopie ou le Traité de la meilleure forme de gouvernement* chez Droz, à Paris, puis sa traduction en 1950 à Bruxelles, aux éditions de La Renaissance du Livre. En 1983, Droz réédite

les deux volumes en édition groupée, à titre posthume, dans la collection des « Classiques de la pensée politique ». La traduction de Marie Delcourt a fait date et demeure aujourd'hui encore l'édition de référence de la célèbre collection « GF » de Flammarion.

Le Fonds Marie Delcourt et Alexis Curvers conservé aux Archives et Musée de la Littérature met au jour d'autres ramifications, avec le mari de la philologue cette fois. Bien avant de signer une préface au volume bilingue de *L'Utopie* en 1983, Alexis Curvers (1906-1992) fait montre d'un intérêt marqué pour la question et que l'on devine, sans trop de peine, né des échanges avec son épouse. Un premier document de la main de Curvers consiste en une notice pour son projet de dictionnaire : « Utopie ». L'auteur de *Tempo di Roma* en fait une lecture politique et actuelle, considérant que la notion d'utopie caractérise les idéologies de droite et de gauche, l'une dans le passé, l'autre dans l'avenir. Par-delà, il semble conclure à la faillite des deux modèles, la vérité ayant trait à l'éternel, à Dieu.

Le second document est plus ambitieux, puisqu'il ne s'agit de rien moins qu'une ébauche de pièce de théâtre, sous la forme d'un dialogue entre Érasme et Thomas More. Rédigées aux alentours de 1932, ses quelques pages laissent entrevoir les préoccupations d'une époque, où le rêve humaniste de la Renaissance sert de lointain référent à la montée des extrêmes du *xx^e* siècle. La suppression de la propriété privée et l'émergence d'une société sans classe ont certes pour horizon l'harmonie des individus et des peuples, mais ne sont pas sans préfigurer le modèle que le communisme mettra en pratique, tout en s'articulant à des visées bellicistes. Si Marie Delcourt a fait le choix d'Érasme contre Thomas More, c'est en raison de la condamnation de la guerre chez le premier, aussi absurde entre Chrétiens qu'en Croisade. Une vision qu'Alexis Curvers a failli réinterpréter à travers le prisme de la littérature.

Marie Delcourt

Utopie et réalité¹

Thomas More écrit *l'Utopie* en partie à Bruges, en partie à Anvers, pendant les loisirs que lui laissait la mission dont Henry VIII l'avait chargé auprès des représentants du prince de Castille, le futur Charles Quint. Cela se passait pendant l'été 1515. Tout en défendant auprès des marchands flamands les intérêts des exportateurs anglais, More visitait le pays. Bien des choses le frappaient, car elles différaient beaucoup de ce qu'il avait vu en Angleterre.

C'est ainsi qu'il admira les villes flamandes, qui étaient vastes, aérées et propres. Londres offrait un tout autre spectacle. Les gens riches avaient le long du Strand de somptueuses demeures dans de beaux jardins ; ils y vivaient avec un luxe qui étonnait jusqu'aux voyageurs italiens. Mais au centre de la ville la population pauvre s'entassait dans des venelles sans air ni lumière, dont beaucoup n'étaient guère que des égouts à ciel ouvert.

Des riches et des pauvres, il y en avait assurément aux Pays-Bas comme partout ailleurs, mais l'écart entre eux était moins criant qu'à Londres. Ces communes rendues prospères par l'industrie et le négoce voyaient déjà dans la misère une réalité qu'il fallait atteindre dans ses causes. La ville d'Ypres préparait une réforme de la bienfaisance : elle entendait désormais secourir les pauvres en les ramenant au travail, en mettant leurs enfants en apprentissage. En 1525 parut l'ouvrage de l'Espagnol

1. Cote ML 13971/0042

Jean-Louis Vivès sur l'assistance aux pauvres, qui développe des principes analogues. La première édition de son livre sortit des presses d'Hubert de Crook à Bruges; la première de l'*Utopie* de celles de Thierry Martens à Louvain. L'Anglais More, l'Espagnol Vivès, le Hollandais Érasme venaient se faire imprimer chez nous. Nos éditeurs envoyaient des livres dans tout l'Occident. Les choses ont malheureusement changé depuis.

Thomas More aurait-il écrit l'*Utopie* s'il n'était pas venu aux Pays-Bas? Ce ne sont pas les choses flamandes qui lui en ont donné l'idée maîtresse, celle d'une république où une égalité absolue règne entre tous les citoyens, hommes et femmes, car les biens y sont communs et l'usage de la monnaie y est inconnu. Mais, dans le tableau qu'il fait de l'île de Nulle-Part, bien des traits sont des souvenirs d'Anvers ou de Bruges.

*

Tous les Utopiens travaillent. Aucun ne travaille plus de six heures par jour. Car tout homme a besoin de loisir. Voilà ce que More imagine à une époque où la journée d'un ouvrier était en été de douze à treize heures et s'étendait en hiver du lever au coucher du soleil. Nous nous rapprochons progressivement de la semaine de trente-six heures, pour des raisons qu'à vrai dire More n'avait pas prévues. Il n'envisage aucun progrès du côté des techniques, aucune invention capable de faire collaborer l'homme avec la machine plus efficacement qu'on ne le faisait de son temps. Il réduit le temps de travail en augmentant d'une part le nombre des travailleurs, et d'autre part en diminuant les besoins.

Tout ce qui est luxe étant ignoré en Utopie, on ne fabrique que des objets de première nécessité et ces objets sont soigneusement entretenus. Il faut donc moins de choses que dans toute autre société et ces choses demandent moins d'heures de travail.

Mais certains besoins ne peuvent être réduits. More loge ses Utopiens beaucoup mieux que Henry VIII ne logeait ses tacheurons, dans de jolies maisons entourées de jardinets où il est bien permis de voir un souvenir de Bruges ou d'Anvers.

Les Utopiens se nourrissent fort bien, chez eux s'ils le veulent, mais de préférence dans les salles communes. Leurs repas, abondants, bien préparés, agrémentés d'un dessert et de musique, n'ont rien de spartiate.

Du côté de la toilette en revanche, il y avait davantage à gagner. Alors que partout ailleurs seigneurs et belles dames rivalisent de faste, un Utopien revêt pour aller à son travail un surtout de cuir qui lui dure jusqu'à sept ans, sur quoi il jette un caban de drap pour paraître en public. Ils ne perdent pas leur temps et leur peine à teindre les étoffes, contents si la laine est bien lavée, si le lin est bien blanc. Tout le monde, une fois pour toutes, a adopté le modèle le plus pratique, le mieux adapté au froid et au chaud. Aucune mode n'y a jamais rien changé. Une garde-robe ainsi conçue réclamera peu d'ouvriers.

Économie de travail : telle était l'idée directrice de More. Quant à la réalisation, elle est colorée à la fois par le souvenir du philosophe cynique qui se moque des élégances et par le monastère chrétien qui les méprise. Avec un point de départ assez différent, une foule chinoise d'aujourd'hui en donnerait probablement une idée assez approchée.

En revanche, si l'ombre de More parcourt parfois nos rues, il doit avoir l'impression que sa leçon a été mal entendue et que nous sommes loin de la simplicité utopienne. Mais regardons les choses de plus près.

*

Le costume moderne, celui des hommes et celui des femmes, ne doit rien du tout au costume élégant des siècles passés, celui dont More blâme le luxe et la complication. Il vient de l'habit de travail, réalisé avec de bonnes étoffes, une bonne coupe et relevé, si l'on veut, de quelques raffinements.

Une élégante du Second Empire ne pouvait guère se déplacer autrement qu'en voiture. La crinoline a disparu quand apparurent les premiers transports en commun. La jupe longue

et traînante a disparu à la fin de la première guerre, quand sont devenues brusquement beaucoup plus nombreuses les femmes qui travaillaient en dehors de chez elles.

Reprenez, si vous les avez encore, les histoires de la comtesse de Ségur dans les vieilles éditions, illustrées vers 1870. Les dames y sont ridicules ; elles ont l'air de sortir d'un autre univers. Les servantes et les femmes du peuple, au contraire, paraissent à peine démodées. C'est leur vêtement qui a été adapté aux conditions de la vie moderne, et modifié dans quelques détails. L'autre a disparu sans laisser de traces, sinon dans les bals costumés.

Un homme bien mis en 1964 ne ressemble en rien à un élégant du temps de Louis XIV, ni de Louis XV, ni de Louis XVI. Mais voyez les tableaux où les frères Le Nain ont représenté des paysans. Les vêtements nous paraissent misérables, visiblement usés, déchirés, assez malpropres. Imaginez-les neufs, intacts, faits d'un beau tissu, bien coupés, vous aurez à peu de chose près l'équipement d'un étudiant partant pour l'école.

Il en va de même pour l'armée. On n'imagine plus un officier d'aujourd'hui habillé comme Murat ou comme Wellington ou même comme un lieutenant du Second Empire. Son uniforme est le même que celui du soldat. La forme en a été dictée par l'utilité.

C'est l'utilité aussi qui a fait adopter par les civils, hommes et femmes, la gabardine de coupe militaire, les vêtements de laine tricotée. Le goût du luxe s'est réfugié dans les accessoires.

*

En écrivant le *Traité de la meilleure forme de gouvernement*, car tel est le premier titre de l'ouvrage, More ne pensait guère que le nom qu'il donnait à son île aurait une si grande fortune, qu'on en dériverait des mots qui désignent un esprit tout opposé au réalisme. Encore faut-il faire remarquer que le rêveur, en bien des cas, a deviné l'avenir.

Alexis Curvers

Utopie¹

L'idéal de la gauche est une utopie. L'idéal de la droite en est une aussi. La seule différence est que la gauche projette son utopie dans l'avenir, tandis que la droite éloigne la sienne dans le passé. Mais cette différence n'en est pas une, puisque le passé de la droite n'est pas moins imaginaire que l'avenir de la gauche. Les deux utopies sont à égale distance du vrai.

L'absurdité est la même de situer dans le passé ou dans l'avenir une utopie qui par définition ne se situe nulle part.

L'utopie de droite n'a qu'une vertu, qui d'ailleurs en assure la défaite : c'est qu'elle se laisse réfuter par l'histoire. L'utopie de gauche doit son prestige à ce que l'avenir ne relève pas de l'histoire ; elle est donc invincible, dans la mesure même où elle s'oppose à toute réalité connue.

Le vrai n'habite ni le passé ni l'avenir, mais seulement l'éternel. A-t-on remarqué que le Christ parlant dans l'Évangile conjugue tous les verbes au présent ?

Thomas More au contraire, avant Thomas More lui-même, lorsque, cédant à l'illusion du temps, de son temps et de tous les temps, il a décrit son Utopie, en a banni toute religion. L'utopie est incompatible avec Dieu.

1. Cote ML 13970/0021/004

Alexis Curvers

Dialogue d'Érasme et de Thomas More¹

Dans la campagne de Londres, pendant l'été de 1516.

Érasme — Tu es un homme heureux, ô Thomas, mon ami. À chacun de mes retours en Angleterre, je te retrouve ayant progressé tant dans l'étude des lettres que dans la possession de toi-même, chaque fois plus sage, plus paisible et plus rayonnant de la joie du Christ, parmi ta famille et tes amis, dans ta belle maison...

More — Il ne tient qu'à toi d'y demeurer avec nous, cher Érasme. Tu y serais entouré d'amour et de vénération. Mais on dirait que tu ne peux te fixer nulle part, et qu'il te suffit d'être en un lieu, si plaisant soit-il, pour désirer être ailleurs. L'an passé, tu es venu ici en courant et en es reparti plus vite encore. Et te rappelles-tu ton départ, ta fuite d'il y a deux ans? Cinq années de séjour en Angleterre — à Londres, à Cambridge, sans compter une excursion à Paris — semblaient avoir excédé tes forces. La paix n'était pas plus tôt conclue avec les Français que tu faisais voile vers Anvers, avec une telle précipitation que tu faillis perdre en route une partie de ton bagage. Et pourtant, il me semble que tu aimes mon pays.

Érasme — Certes, j'apprécie le bon ordre qui paraît régner ici plus qu'en tout autre pays; la courtoisie des habitants; le sérieux avec lequel vous traitez les choses sérieuses, sans vous dispenser d'une saine ironie qui ramène constamment l'esprit

à la modestie; et par-dessus tout l'application que vous mettez à accomplir fidèlement la volonté de Dieu, persévérant après le succès, recommençant après l'échec, sans vous décourager, mettant en œuvre à cette fin les plus hautes facultés et les moyens les plus humbles, comme la propreté, le confort, le sens pratique, l'harmonie de vos maisons et de vos jardins, toutes choses qui font l'ornement de la vie. Mais si j'ai toujours été content de ces vertus que vous avez, il m'a semblé que les Britanniques en étaient eux-mêmes plus contents encore. Cette sorte d'orgueil n'a pas tardé à me devenir intolérable, et d'autant plus que je l'avais vue s'exalter dans les préparatifs de la guerre contre les Français. Tu dis bien qu'à ce moment, j'étais dégoûté de l'Angleterre. Penses-tu, More, qu'aucun peuple ait le droit d'en considérer un autre comme barbare? Et s'il le fait, ne devient-il pas lui-même barbare en cela?

More — Il est pourtant vrai que certains peuples, parmi lesquels, je crois, le nôtre, l'emportent sur d'autres en sagesse et en valeur. Ceux-là, Dieu les a choisis pour exécuter dans le monde les desseins de la providence.

Érasme — Ne vois-tu pas que c'est avec cet argument qu'on les conduit à la guerre, ces malheureux peuples intoxiqués de leur propre gloire, comme des gens qu'on aurait enivrés pour les mieux mener à la ruine. Quant à moi, l'air d'un pays en état de guerre m'est devenu parfaitement irrespirable, et les premiers coups de tocsins me font fuir aussi sûrement que l'approche de la peste.

1. Cote ML 13962/0021